

Auflage seines Reclam-Catull von 2001 für *fututiones* (32,8) nach wie vor „Seligkeiten“ schreibt, in unserem Fach seit dem Erscheinen von Hans Peter Obermayers Buch *Martial und der Diskurs über männliche „Homo-sexualität“ in der frühen Kaiserzeit* (1998) zum Glück mehr und mehr durch.

Generell möchte ich betonen, dass S. mich mit seinen Interpretationen der von ihm behandelten Texte durchgehend überzeugt hat. Es ist unbedingt zu begrüßen, dass er im Gegensatz zu manchem Vorgänger einzelne Inschriften nicht als ernstgemeint ansieht, sondern ihnen, wie er sich einmal etwas zu betulich gelehrtenmäßig ausdrückt, „durchaus eine humorvolle Note abgewinnen“ kann (S. 86). Ich sehe auch nicht recht, wie man das Distichon CIL IV 1898 *Quisquis amat, calidus non debet fontibus uti. / nam nemo flammis ustus amare potest*, das S. mit „Wer auch immer liebt, darf sich nicht heißer Wasser bedienen. Denn niemand, der (von Liebe) verbrannt ist, kann flammende Hitze lieben“ wiedergibt (S. 83), nicht als Witz begreifen kann. Gewiss, das Beim-Wort-Nehmen einer Metapher erweckt hier vielleicht nicht mehr als ein wohlwollendes Schmunzeln, aber der Autor ist ja auch nicht Martial. An S.s Umgang mit den Inschriften finde ich außerdem sehr erfreulich, dass er gelegentlich den Mut zum *non liquet* hat; so bemüht er sich z. B. nicht, vv. 3–4 von CIL IV 117, *Felices <h?abias, mia pupa, a!, Martia si ti / vili de nobis maxima cura mage* (bei ihm S. 46), zu dem mehrere Emendationen aus früheren Jahren vorliegen, durch eigene Konjekturen verstehbar zu machen, sondern schreibt, nachdem er alle älteren Textkorrekturen mit plausiblen Argumenten als verfehlt zurückgewiesen hat, vernünftigerweise, er halte es „angesichts zahlreicher Punkte nicht für nutzbringend, einen Lesungs- und Erklärungsversuch zu geben, der nicht minder unbefriedigend wäre“ als die bisher vorgeschlagenen Deutungen (S. 60).

Dass S. sich sehr eindringlich mit seinen Vorgängern auseinandersetzt, ist ohne Frage anerkennenswert, aber er übertreibt es denn doch zuweilen ein wenig, indem er ältere Deutungen einer Inschrift in größter Ausführlichkeit auch dann referiert, wenn sie ganz offenkundig in die falsche Richtung gehen. So überträgt er CIL IV 6992 *Quisquis amat nigra<m>, nigris carbonibus ardet. / nigra<m> cum video, mora libenter {a}ed{e}o* zweifellos zutreffend mit „Wer auch immer eine Schwarze liebt, brennt auf schwarzen Kohlen. / Wenn ich eine schwarze sehe, vernasche ich gerne ihre Maulbeeren“ (S. 101), und viele dürften ihm spontan darin beipflichten, „dass *mora* ein metaphorisches Kosewort für die Brustwarzen (oder als *pars pro toto* für die Brüste) der *puella* ist“ (S. 111). Aber statt andere mit ihren abwegigen Deutungen allzu lange zur Geltung kommen zu lassen, hätte er lieber versuchen sollen, bessere Parallelbelege für seine Interpretation als die nicht so recht passenden griechischen, die er fand, beizubringen. In solchen Fällen sollte man durchaus das erotische Vokabular mehrerer Sprachen, darunter auch neuzeitlicher, in die Erörterung einbe-

ziehen; Ernest Bornemans *Sex im Volksmund. Der obszöne Sprachschatz der Deutschen* (1991) etwa liefert für die weibliche Brust 256 verschiedene Bezeichnungen. Zwar fehlt bei ihm in dieser Liste das deutsche Äquivalent von *mora* – immerhin nennt er „Maulbeeren pflücken“ für *cunnilingere* –, aber es gibt mindestens einen literarischen Beleg: Ernst Jünger notiert in Band III seines Tagebuchs *Siebzig verweht* (1993) auf Seite 187, ihm habe in einem Roman, den er gerade las, der Vergleich der Brustwarzen einer „nackten Negerin“ mit reifen Schattenmorellen nicht gefallen, und bemerkt dazu: „Aber diese Früchte sind nicht warzig, sondern glatt. Wie wäre es mit ‚Maulbeeren?‘“ Man möchte schier meinen, der Schriftsteller habe CIL IV 6992 studiert, auch ohne darin einen Tausendmarkschein zu suchen.

Hätte S. sich in seiner Auseinandersetzung mit eindeutig veralteten Forschungsergebnissen kürzer gefasst und einige rasch in einer Fußnote abgetan, dann wäre ihm die Möglichkeit gegeben gewesen, mehr als 18 Inschriften neu zu edieren, zu übertragen und zu analysieren. Doch auf jeden Fall haben wir das, was er in seiner Auswahl von Texten herausgearbeitet hat, als einen wesentlichen Fortschritt in der Erschließung pompejanischer Wandkritzeleien anzusehen. Seine Monographie ist durch eine Synopse zu den Lesungen der Texte, dem Inhalt, der Sprache und Metrik, dem geistig-literarischen Kontext, zu räumlichem Kontext und Kommunikation, ferner ein umfangreiches Quellen- und Literaturverzeichnis, Abbildungen der besprochenen Graffiti und Dipinti – S. hat sie z. T. selbst fotografiert –, einen Index der inschriftlichen und literarischen Quellen sowie Register zu Worten, Sachen, Namen und Orten abgerundet. Nicht zuletzt mit diesem sehr nützlichen Anhang bietet das Buch einen großen Anreiz zur wissenschaftlichen Beschäftigung mit weiterer Gebrauchsepigraphik, aber vor allem natürlich durch S.s ebenso fundierte wie glänzende Interpretationen.

September 2016

Niklas Holzberg
Ludwig-Maximilians-Universität München

STEFANO VALENTE

The Antiatticist. Introduction and Critical Edition

Berlin/Boston, De Gruyter. 2015. XXVII, 292 S. Gr.–8°
(Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker, 16.)

Le lexique anonyme connu sous le titre *Antiatticiste* n'est pas, comme on pourrait le penser, un ouvrage polémique contre l'atticisme, mais un recueil du II^e s. apr. J.-C. qui procède d'une définition de l'atticisme plus large que celle dont usent les atticistes au sens strict du terme, comme Phrynichus Arabius.¹ L'*Antiatticiste* admet un

¹ E. Dickey, *Ancient Greek Scholarship. A Guide to Finding, Reading, and Understanding Scholia, Commentaries, Lexica, and Grammatical*

nombre plus important d'auteurs dans son canon, dans lequel il inclut des écrivains comme Hérodote, Lycophon et Ménandre, et considère plus facilement comme attiques des mots utilisés par les auteurs, même s'il existe un équivalent plus recherché. On a longtemps considéré l'*Antiatticiste* comme contemporain de Phrynichus. L'*Antiatticiste* serait une réponse au premier livre de l'*Ecloga* de cet auteur, lequel aurait à son tour répondu en composant le second livre de l'*Ecloga*. Aujourd'hui, la critique est partagée. Certains pensent que Phrynichus s'en prend à l'*Antiatticiste* à travers l'*Ecloga*, tandis que d'autres croient que Phrynichus utilise l'*Antiatticiste* plutôt que de l'attaquer et suggèrent que l'*Antiatticiste* aurait été un prédécesseur plutôt qu'un contemporain. Quoi qu'il en soit, l'*Antiatticiste* est une source de connaissance de textes perdus, même si le lexique n'est hélas parvenu jusqu'à nous que sous la forme d'un épitomé qui omet des entrées et laisse de côté un certain nombre de données, comme les citations. Plus on progresse dans l'alphabet, plus les informations sont succinctes (alors que l'on dénombre 153 entrées pour alpha, on ne trouve plus que 4 entrées pour omega). Malgré ces pertes, le lexique permet de mieux comprendre le mouvement atticiste dans son ensemble ainsi que les vues sur le langage et la littérature répandues durant le II^e s. apr. J.-C.

C'est Bekker qui procura la première édition de l'*Antiatticiste* en 1814 en se fondant sur le seul manuscrit existant, le Coislin 345 de la Bibliothèque Nationale de Paris (X^e s.) (C), dont il donna une transcription soignée.² Depuis lors, aucun autre manuscrit n'a été découvert. Il n'empêche qu'une nouvelle édition est la bienvenue, car elle tient compte de deux siècles de recherches et prend en considération des données nouvelles. Voilà pourquoi la présente édition est dotée de trois appareils critiques. Le premier concerne l'identification des *loci classici*, qui pose souvent des problèmes, et le contexte de l'expression glosée, le second (*apparatus testimoniorum et fontium*) donne les parallèles dans la tradition indirecte (d'autres textes qui semblent avoir préservé des extraits de l'*Antiatticiste* qui peuvent être différents de la version telle qu'elle apparaît dans le manuscrit) et le troisième est l'apparat critique proprement dit (*apparatus criticus*) présentant les leçons du manuscrit C ainsi que les lectures de la tradition indirecte et les conjectures au texte. Il est évident que ces trois appareils entretiennent d'étroites relations. Il arrive donc que l'information ne se trouve pas toujours dans celui des trois où on la cherche.

La bibliographie (20 pages), donnée au début de l'édition sous forme d'abréviations,³ est divisée en deux

sections : les auteurs et ouvrages anciens et byzantins, les auteurs et les travaux modernes. Elle est complétée par un *conspectus siglorum*. L'édition est dotée d'une introduction de 108 pages, qui est de qualité, mais qui aurait mérité d'être plus accessible. Elle comporte sept sections : (1) *status quaestionis*, un aperçu des travaux modernes sur l'*Antiatticiste* ; (2) la tradition du texte, description du seul manuscrit et de la tradition indirecte complexe ; (3) sources, liens entre l'*Antiatticiste* et les autres lexiques ; (4) typologie lexicographique, un aperçu des différents types d'entrées, point très important pour comprendre comment fonctionne le lexique (cf. *infra*) ; (5) l'*Antiatticiste* et la lexicographie atticiste, le lien entre l'*Antiatticiste* et Phrynichus, Philetæus, Pollux et d'autres lexicographes ; (6) l'auteur, la date et la nature ; (7) les principes de la présente édition. L'introduction est suivie d'un appendice qui reproduit les notes d'un intérêt historique incontestable du philologue néerlandais d'origine allemande David Ruhnken (1723–1798), réalisées en 1755 durant son séjour à Paris et contenues dans le manuscrit Leid. RUH 38.

On distingue dix-sept types d'entrées : (1) X ντὶ τοῦ Y (le plus courant), indiquant que le mot X est utilisé avec le sens post-classique Y chez l'auteur classique nommé, (2) οὗ φασι δεῖν λέγειν X, ἀλλά, indiquant que le mot X, bien que condamné comme post-classique par certains atticistes, est attesté chez l'auteur classique nommé, (3) κωλύουσι λέγειν, οὐκ ἐῶσι λέγειν : seulement deux entrées de ce type dans le lexique, (4) ἐκβάλλουσι X indiquant que certains atticistes ont condamné le mot X comme post-classique, mais certaines attestations donnent la preuve d'un emploi classique, (5) μέμφονται, αἰτιῶνται, διώκουσι, (6) ἀδόκιμον, (7) (οὐκ) ἀξιοῦσι λέγειν, (8) οὐ μόνον, οὐ μόνον, ἀλλά, (9) οὐ, (10) οὗ φασι λέγεσθαι, (11) συνήθεια, (12) gloses dialectales, (13) gloses syntaxiques, (14) gloses grammaticales, (15) gloses onomastiques, (16) gloses synonymiques, (17) lemme + référence, lemme + explication.

Le texte de Valente est assez différent de celui imprimé par Bekker, dont on trouve les numéros de page dans la marge (une *tabula comparationis* Bekker-Valente est également fournie en fin d'ouvrage). De 40 pages chez Bekker, on passe à 167 pages dans la présente édition. L'accroissement est principalement dû au triple appareil critique, mais aussi à l'insertion des références aux textes cités dans le lexique (y compris les fragments). Il s'agit là d'un progrès incontestable. Les lemmes sont numérotés de façon continue pour chaque lettre de l'alphabet. J'ai effectué une comparaison pour la lettre alpha, qui compte 151 entrées dans l'édition de Bekker pour 153 dans celle de Valente. Les différences (une quarantaine) concernent d'abord la numérotation des livres des œuvres citées (α 7, 9, 66, 124, 130), données par Valente d'après les lettres de l'alphabet, selon l'usage du manuscrit, alors que Bekker les présentait en toutes lettres. On enregistre ensuite des différences dans les signes diacritiques, la ponctuation

Treatises, from Their Beginnings to the Byzantine Period, Oxford, 2007, p. 97–98.

² I. Bekker, *Anecdota Graeca*, I, Berlin, 1814, p. 75–116 (= TLG).

³ Cette présentation économique, qui se justifie par les nécessités des appareils critiques, est toutefois un peu déroutante pour l'utilisateur, d'autant plus que des lacunes subsistent (comme Σ*, qui renvoie sans doute à la Συναγωγή λέξεων χρησίμων).

(après le lemme, deux points chez Bekker, point en haut chez Valente), l'orthographe (certaines variantes orthographiques n'ont aucune incidence sur le sens) et l'accentuation (α 68, 127). Un lemme est parfois scindé en deux (α 65, 66 et 143, 144). Les variantes sont assez rares (α 37 Ἀνδρομάχη Valente : Ἀνδρομέδα Bekker ; α 153 Ἀφάννας Valente : ἀφάννας Bekker).

Cette édition, complétée par d'utiles index (index grec, index des auteurs et des œuvres, index général), est certainement la bienvenue, non seulement pour le texte lui-même, mais aussi pour la riche introduction, qui permet de mieux comprendre le travail du lexicographe. De ce point de vue, le travail de Valente rejoint celui de I. C. Cunningham, qui donna, en 2003, une édition de la *Synagoge* (VIII^e–IX^e s.) dans cette même collection.⁴ En conclusion, Stefano Valente s'est acquitté avec soin de cette tâche ingrate qu'est l'édition d'un lexique.

April 2016

Bruno Rochette
Université de Liège

EIRENE VISVARDI

Emotion in Action. Thucydides and the Tragic Chorus

Leiden/Boston, Brill. 2015. X, 287 S. Gr.–8°
(*Mnemosyne Supplements*, 377.)

Visvardi's (henceforth V.) principal concern in this book is with 'a vital preoccupation of 5th c. Athenian culture: how to engage (with) collective emotion in order to direct its motivational power into action that is conducive to social cohesion and collective prosperity in the polis' (p. 1). She describes Classical Athens as 'a culture of passions', meaning a culture whose public discourse welcomes, rather than tries to eradicate, the involvement of emotions in decision-making. From the explicit assertion 'that tragedy plays a role in shaping ways of thinking and feeling within Athenian culture' (p. 4), she argues that by exploring 'tragic emotions' – i.e. pity and fear, per Aristotle (*Poet.* 6, 1449b27) – onstage, she can elucidate their effect offstage on fifth-century Athenian life.

V. applies Aristotle's definitions (in *Rh.* 2.5 and 2.8) of fear and pity to drama – between named characters, characters and chorus, and actors and audience – as well as rhetoric, particularly when plays include 'agonistic discourses [that] aim to persuade through ... the explicit evocation of the emotions' (p. 11). Although Aristotle does not discuss the chorus in detail in *Poetics*, V. draws on recent scholarship to argue that in its emotional and thence practical responses, the chorus onstage acts as a proxy for, and a stimulus to, habituation in moral virtue in the audience – i.e. the wider community – off-

stage. Choruses thus 'offer indispensable insights into the interrelationships between emotion, decision and action, reveal connections between individual and collective psychology, and (re-)define the role of emotion in the life of the polis and its institutions' (p. 18).

Discussion of the 'choral voice' follows, again drawing on recent scholarship. V. argues that the chorus frequently reacts emotionally to what happens on stage, sometimes in turn affecting the action and – despite often having marginal (or other) roles in society – 'influenc[ing] the (characters' and the audience's) perception of the dramatic events and the issues that they raise' (p. 22). Chorus members emotionally influence audience members individually and collectively – and this is paradigmatic of various types of collective emotional response in Athenian society, which tend to occur because such empathic feeling is pleasurable. V. is particularly interested in choruses that are 'active' participants and 'move the plot ... forward, but also, intentionally or unintentionally, instigate fear and pity and offer an extensive discourse about the tragic emotions' (p. 31).

As a comparandum to tragedy, chapter 2 considers Thucydides' *History*. There too citizens frequently exhibit emotional responses to events that are collective in their 'nature, characteristics, and effects' (p. 35). Those emotions also frequently influence actions – though V. notes Thucydides works with a broader emotional palette than tragedy, 'such as anger, *erôs*, hope' (p. 6). She cites recent social scientific research that suggests that societies offer a myriad ways – ranging from private conversations to public deliberation – in which citizens can interact sympathetically, thus developing moral judgments that are collectively rather than individually held. Since Athens is a 'culture of passions', emotion is an important element in its civic decision-making.

Thucydides regularly depicts speakers that 'both manipulate and often directly address the emotions of the *dêmos*' (p. 45), and comments in his own voice on this manipulation. V. asserts that there is not so much a dichotomy between rational and emotional persuasion, as a spectrum in which decisions informed by only one lie at the extreme ends – rather, the *History* shows a range of ways in which emotion and reason can, and should, appropriately interact. When reason is abandoned, the *dêmos* is not criticised for acting emotionally, but for being impelled *only* by emotion, or by the wrong emotion. She particularly notes Thucydidean *dêmoi* being impelled by pleasure in participating in shared emotions and actions.

She explores a number of intra- and inter-city examples of collective emotion, almost all within or relating to Athens. Intra-city cases include Pericles' depiction of the citizen as *erastês*, emotions aroused by the plague, Pericles' manipulation of emotions, the oligarchic coup, and (the sole external example) the Corcyran stasis; the inter-city cases are the Mytilenean revolt, and the Sicilian expedition. It will not surprise the reader that

⁴ I. C. Cunningham, *Synagoge*. ΣΥΝΑΓΩΓΗ ΛΕΞΕΩΝ ΧΡΗΣΙΜΩΝ. *Texts of the Original Version of MS. B*, Berlin–New York, 2003 (*Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker*, 10).